

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avons bien raison, il y a quelque temps, de prédire un succès aux broderies de paille ; les voici à l'ordre du jour de la mode. Il est vrai qu'il y a eu des hésitations : — Cela prendra-t-il ? — Sera-ce solide ? — Mais les essais ont été si satisfaisants que les broderies de paille règnent maintenant en souveraines. On les fait sur tulle noir et dentelle noire, que l'on emploie pour cuirasses, tabliers et garnitures. Quelques toilettes de ce genre ont fait sensation aux courses, celle-ci entr'au-

Jupon en faille noire, rayé au milieu devant par un large coulissé dont les deux bords sont ruchés. Le tablier, en tulle noir brodé de paille et garni de dentelles assorties, est divisé en deux parties égales, qui sont assujetties au jupon sous chaque côté du coulissé. De là, le tablier est gracieusement drapé, puis relevé derrière, où il se perd dans un coquillé en faille noire et couleur paille, auquel se relie un volant plissé en éventail, qui forme la traîne. — Cuirasse en faille noire, couverte du tulle en question ; par derrière, la basque, très-longue, disparaît sous les draperies du tablier. Le haut, ouvert en châle, est garni de dentelles assorties, puis en touré d'un fichu en filet de soie paille négligemment noué devant. Manches en tulle tout-à-fait noir, coulissé légèrement et serré au coude par un bracelet en faille noire et jaune plissée et ruchée. — Chapeau assorti à la toilette, en paille d'Italie, orné de ruban noir, d'épis et de coquelicots.

Les guipures blanches ou écruës, brodées en couleur, sont aussi fort élégantes et très prisées par la mode actuelle. Les entre-deux réunis et cousus ensemble composent des hauts de costumes (corsage et tablier) d'une grâce parfaite, dont on augmente le charme en ajoutant des dentelles assorties, avec nœuds papillon en velours noir ou ruban de couleur.

Il faut noter que le « genre » est aux broderies de toute sorte. En suivant cet ordre d'idées, nous trouvons : les dentelles blanches

en broderie d'application, les mousselines brodées pour robes, les toiles brodées pour costumes, les broderies anglaises, les tissus brodés, sans compter les perlures.

Ces dernières, il est vrai, ont perdu de leur empire ; si l'on en voit encore beaucoup, c'est qu'il fallait bien utiliser le stock de l'an passé, mais ce n'est plus une nouveauté. Le filet en cordonnnet perlé a seul conservé son étrange caractère d'élégance et la cote de mailles moyen âge a été trop peu portée pour que son apparition ne fasse pas toujours sensation. Avouons, cependant, que le plus grand nombre parmi les femmes n'en apprécient pas les dispositions extra-collantes.

Signalons en passant, à propos de filet, un charmant accessoire de toilette : le fichu-sautoir en filet de soie de toutes couleurs, avec franges assorties. On le dispose autour d'une robe ouverte, ou sur la tête en guise de capeline, ou bien encore on en garnit un chapeau de paille, ce qui est fort original.

Tous les étés, quelques personnes bien intentionnées essaient de ressusciter le bon temps des écharpes et des souliers à cothurnes. Cette année, il paraîtrait qu'elles ont réussi. Allons, tant mieux ! En ce qui concerne l'écharpe, du moins. — Au surplus, voilà un an qu'on travaille à cette résurrection, les mantelets prenant de plus en plus des allures d'écharpe. Établie en dentelle espagnole noire ou en Chantilly, l'écharpe proprement dite réussira toujours ; mais il y aura plus de difficultés pour l'écharpe

en mousseline blanche très-élégante du reste, qu'on nous a montrée. Ce joli spécimen, en mousseline très claire, est une longue bande pliée en deux et encadrée de plissés ; on la croise sur le devant de la taille, et ses pans, réunis dans le bas derrière sous un nœud de velours ou de ruban, sont ensuite relevés et maintenus au milieu du jupon. Cette coupe particulière a été faite, l'an dernier, pour Mme de Rothschild et confectionnée en sicilienne et Chantilly. Dès son apparition, nous avons signalé cette forme



P. N° 261. — CAPELINE DE BAINS DE MER.

SPECIALITÉS

PRENDRE A L'AMIE

PARIS, 12, rue d'Anjou

Mouchoirs de toutes couleurs

Ad. GOUBAU et Fils, Paris

à l'attention de nos lectrices, mais pour le commun des mortels elle était restée inédite; de là vient qu'aujourd'hui cette écharpe blanche constitue une véritable nouveauté.

Longues files d'équipages devant certains magasins de nouveautés, maisons de couture, de modistes, de lingères, etc. On se prépare pour le grand prix, ce spectacle hippique de *great attraction*, véritable concours de toilettes, dont nous allons jour d'ici peu. Après cela, l'heure des départs aura sonné et nos élégantes prendront leur essor vers une station thermale quelconque: Vichy, Plombières, Uriage, Eaux-Bonnes... jusqu'à ce que la mer les attire à son tour sur une de ses plages, à Dieppe, à Trouville, Deauville, Houlgate. C'est ainsi que, de casinos en casinos, toutes ces jolies toilettes que nous admirons dans leur suprême élégance perdront leur grâce et leur fraîcheur!

Quelques conseils utiles en terminant, sous forme de notes:

Avoir soin de proportionner la longueur et l'ampleur des jupons de mousseline avec la traîne de la robe, et veiller surtout à ce que les cordons qui retiennent le dessus uni au dessous soient solidement attachés. C'est le seul moyen d'éviter que les deux trains se séparent, ce qui est d'un effet déplorable dans un salon, et qui se présente pourtant tous les jours!

Ne plus porter de gros choux de ruban aux souliers de bal; les remplacer par un simple petit nœud sans prétention.

Comme coiffure de cheveux commode en voyage, aux eaux, à la campagne, emprisonner les boucles, nattes, catogan, etc., ou simplement faire pendre la masse dans un grand filet en lacet de soie noire.

Emporter, comme robe de toile, quelque chose dans ce genre: jupon en toile grise, entouré de deux volants plissés en toile gros bleu. Tablier gris garni de biais bleus, coulissé derrière et agrafé, avec une large bande plate grise encadrée de petits plissés bleus. Corsage et vêtement *Madame l'Archiduc* en toile grise, entourés de biais en toile bleue; col, poches et manches en toile semblable.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 261.

CAPELINE DE BAINS DE MER. — Tricot de laine xéphiir avec de hautes franges grillées à double glands; gros gland en laine du Thibet aux extrémités, sur le sommet du capuchon et derrière la tête. La forme est celle qu'on nomme *baclelik*, et les deux longs bouts se croisent sur la poitrine, pour être rejetés sur l'épaule.

DG N° 495.

1. Parure de demi-toilette. — Col ouvert et sous-manche, en organdi, garnis d'une bande plissée bordée de valenciennes sortant d'une bande brodée.

2. Pouff du matin pour jeune femme. — Fond d'organdi entouré de valenciennes et de ruban lilas coquillés, avec coques de ruban, bout et barbe flottants.

3. Col-fichu pour diner intime. — Deux biais en organdi, avec biais de faille prune, forment le fond du fichu; un plissé le garnit extérieurement, une valenciennes et une ruche intérieurement. Le bas se termine par une coquille en plissé et un nœud de ruban prune.

4. Fichu paysanne pour toilette d'intérieur. — Le corps principal est composé d'organdi plissé à larges plis remontants, entouré de guipures fines et d'une ruche intérieure; les pans croisés sont fixés au-dessous de la poitrine par un chou de ruban.

5. Fichu de théâtre. — Forme carrée derrière et sur la poitrine, avec pans réunis sous la poitrine par un nœud de ruban groseille. Ce fichu est en tulle de soie de Malines plissé à plis fins, encadré extérieurement d'une ruche en tulle assorti et d'un volant de belles malines, une ruche en tulle orne l'intérieur.

6. Coiffure de nuit pour jeune femme. — Filet en lacet blanc, garni d'un diadème en guipure, avec nœuds papillon en ruban bleu.

7. Parure de soirée. — Colletette pour robe ouverte et sous-manche composées d'un entre-deux en fine broderie et d'un volant brodé garni de valenciennes; nœuds de ruban cerise aux deux objets.

8. Pantalon en percale, garni de petits plis, d'un entre-deux brodé et d'un plissé.

9. Camisole riche en percale, avec plastron carré à petits plis, encadré d'un entre-deux en fine broderie découpée et d'un plissé. Le haut du cou et le bord de la camisole sont entourés d'un plissé pareil. Parements assortis au plastron dans le bas des manches.

10. Jupon de mariage, en nansouck. — Ce jupon est monté à pli Bulgare et entouré d'un volant plissé à bords de valenciennes, que surmonte un grand volant de nansouck brodé. Petits plis au-dessus, entre deux brodé et petits plis encore au-dessus de ce dernier.

11. Camisole de trousseau élégant en nansouck. — Le devant est rayé de petits plis avec jabot plissé, garni de valenciennes, lequel se continue en colletette autour du cou. Une broderie très délicate et découpée suit le pied de ce plissé; deux autres broderies semblables ornent les petits plis en les rayant. Bas de manche duchesse, composé de volants garnis de valenciennes, surmontés d'une broderie découpée et de petits plis.

12. Bonnet *Charlotte Corday*. — Large fond à bavolet, en mousseline, entouré d'un volant festonné ou garni de valenciennes, avec bouillonné et ruban bleu marin.

Description de la planche coloriée n° 1229 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon en taffetas bleu, à traîne courte, plissée à plis plats devant, garni derrière de volants plissés et froncés, alternés, surmontés de deux bouillonnés, avec tête ruchée. — Tunique en foulard gris à rayures bleues, entourée d'un biais de taffetas bleu. — Corsage en foulard, à petites basques plates, bordées de taffetas bleu; col et manches en taffetas bleu, avec parements et boutons assortis. — Lingerie en batiste et dentelle plissées. — Chapeau de paille de riz: passe renversée, doublée de velours noir et garnie d'un nœud papillon en ruban bleu; fond mou en soie bleue, et branche d'acacia rose sur le côté.

2. Costume en armure de laine couleur réséda. — Jupon ras-terre entouré d'un volant plissé à plis plats, très haut derrière où il est surmonté d'un biais liséré de faille claire. Deux petits volants, plissés et bordés de faille réséda clair, dessinent le bas du tablier; leurs extrémités sont fixées de chaque côté sous des nœuds assortis. — Tunique-écharpe en foulard réséda clair, tendue assez haut devant et relevée derrière. — Corsage ouvert en châle, avec de longues basques carrées devant, et courtes derrière, garnies de lisérés assortis. Un plissé plat avec ruche, bordés tous deux de soie réséda et fixés par des nœuds, entoure le haut du corsage et le bas des manches. Lingerie ouverte, en mousseline plissée. — Chapeau de paille anglaise, entouré de ruban noir et garni de roses dessus.

ÉCHOS DE LA MODE

La femme de l'un de nos officiers distingués de la marine, — qui, par son élégance, s'est rendue un des oracles du goût parisien, — vient d'introduire une mode appelée, si nous en croyons la *Vie parisienne*, à un vrai succès. Elle a fait rembourrer tous les sièges de sa maison, les coussins de ses voitures, d'herbes odorantes et séchées qui lui sont rapportées de l'extrême Orient par son mari.

Rien de plus agréable: quand on est resté assis cinq minutes durant dans ces fauteuils et ces voitures, la chaleur du corps a échauffé tous ces parfums, et l'on se trouve baigné, pour ainsi dire, d'odeurs suaves.

Du reste, ce serait une réminiscence: si l'on en croit les mémoires de son temps, Mlle Duthé avait fait ainsi arranger les coussins du fameux carrosse qu'elle exhiba à Longchamp et qui la fit, par sa trop grande somptuosité, enfermer au fort l'Évêque. Seulement, au lieu de plantes exotiques, elle n'avait choisi que des herbes aromatiques d'Europe, menthe, lavande, etc.

Si cette mode prenait de l'extension, il faudrait recommander les sommités fleuries du mélilot pour cet usage: Outre qu'il con-

serve sans déperdition aucune sa douce et pénétrante senteur, loin de fatiguer les fibres nerveuses du cerveau, il les rafraîchit, les repose, vous portant aux idées paisibles et riantes par ses saines émanations de prairie.

* *

Voulez-vous des toilettes nouvelles? Voici ce qu'on porte pour les promenades du matin aux Champs-Élysées:

Une robe bretonne bleu-marine, garnie de broderies morbihanaises en soie de couleurs très vives, boutonnée sur les côtés de grelots en filigrane d'argent. La veste châtelaine à basque ronde, brodée et boutonnée de même. Le feutre gris avec aile de geai bleu. Les bas en soie bleu-paysan. Les souliers, en chevreau bleu-marine et armure grise, brodés en blanc, noués de deux nœuds de ruban.

On encore la jupe de taffetas gris acier, la tunique de laine anglaise, d'un gris plus clair, sablée de noir, drapée devant, avec des nœuds acier tout le long des basques Louis XIII, immenses, cernées de faille acier et parées de faille acier sur les côtés. Tous les nœuds retenus par des boucles anciennes ciselées. Le corsage en laine, à manches de taffetas. Mantelet écharpe de laine anglaise, à collet plissé en taffetas acier et deux rangs de plissés autour. — Le chapeau champignon en grosse paille, avec deux plumes gris fer et une fleur de grenadier derrière. — Les souliers mordorés et armure grise, mouchetés sur le chevreau de broderies blanches. Les bas brodés de deux gris.

* *

On entre souvent à l'Exposition de peinture dans la matinée, en allant au Bois ou en en revenant: c'est le moment de la journée où le Salon est le plus amusant à voir.

Très original, ce nouveau chapeau entrevu aux courses et au Cirque, et appelé *Mazaniello*. Imaginez un chapeau de matelot, rond, tout plat, en paille grise, recouvert d'un filet de pêcheur en soie grise à longues franges; le filet tombe jusqu'en bas du dos; de côté, s'attache une aile étincelante de flamant ou de peruche des îles; en dessous, une grosse couronne de giroflées nuancées or et velours brun, ou de giroflées roses et blanches, ou de marguerites des champs.

* *

Autre originalité! Voici que les femmes portent des habits en drap gris ou bronze pas ajustés, mais un peu cintrés, avec de larges poches de côté fermées par de gros boutons. Un petit collet descend jusqu'à l'épaule et un autre monte droit. L'habit est orné devant de galons disposés trois par trois comme aux mousquetaires.

Puis un petit chapeau *marin de l'Etat* sans ornement; dessous, une boucle retenant deux longues plumes qui partent du front, descendent de chaque côté et se croisent sur le catogan.

* *

La grande élégance en ce moment, pour les manteaux, c'est la petite pèlerine Henri III, s'arrêtant au milieu du dos, avec un collet droit qui monte dans le cou et une frange à boules beaucoup plus longue que la pèlerine même. Un vrai ajustement de mignon, damasquiné comme une dague de broderies de vieil argent sur fond noir!

Les blancs crème, brodés en pareil, sont aussi très jolis.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Malgré le baromètre, qui s'est mis au chaud pour de bon, le Paris mondain brille encore de tous les feux de la Saint-Jean. Les salons ont eu de la peine à se décider, mais maintenant qu'ils ont pris leur parti, ils ne peuvent se résigner à clore leurs lundis, leurs mardis, leurs jeudis, à reprendre leurs housses et à cacher leurs tapis sous des toiles, à la mode anglaise. On a dansé la semaine dernière, à Paris, bien plus qu'au temps du carnaval, et l'ère des quadrilles ne semble pas près de finir.

Chez la marquise de Talhouët, qui a donné une autre soirée le 25, la réunion était extrêmement brillante et fleurie; ce n'étaient que pierreries et guirlandes.

Jamais les femmes n'ont porté autant de diamants ni de fleurs. Les jupes disparaissent sous les garnitures fleuries qui les couvrent et les cheveux sous les diamants qui les constellent. Nos mondaines se transforment en corbeilles de fleurs ambulantes. Par contre, les dentelles semblent de plus en plus passer de mode, et c'est dommage; quels ornements valent les garnitures de point d'Angleterre, de Chantilly, des robes d'autrefois? La jeune génération ignore la dentelle, ou la dédaigne en faveur des festons et astragales que lui confectionnent les couturières: l'imitation — cette détestable imitation du progrès à bon marché, la ruine de l'art dans le travail, — a détruit pour elle le prix de la dentelle. Elle a voulu se vulgariser, et, comme bien d'autres choses de ce monde, elle a trouvé là sa perte. Qui nous délivrera des imitations et des contre-façons du beau et du vrai? Qui nous préservera à jamais de l'industrie à bon marché et du *simili* en toutes choses?...

Chez la vicomtesse Lepic, le bal, bien pourvu de jeunes femmes et de jeunes filles, a été fort animé. La vicomtesse de Reverseau, nièce de la maîtresse de céans, s'y montrait charmante dans une toilette de style Louis XVI.

Les fêtes printanières dans les jardins semblent, cette année, appelées à une certaine vogue à Paris. Mme Rattazzi en a donné une, diurne et nocturne, à l'ancien hôtel d'Aquila, et cette fête a eu beaucoup de succès. Des jeux de toute espèce étaient placés dans le jardin, où se faisait entendre un excellent orchestre.

À la nuit, les arbres se sont constellés de lanternes vénitienes, répandant des milliers de fleurs et de fruits, transparents comme toute la gamme des pierres précieuses, dans les massifs vert tendre du printemps. On a beaucoup apprécié entre autres intermèdes le *Miserere*, chanté du haut d'une des tourelles de l'hôtel, par Mme Ferrucci et M. Diaz de Soria.

Mme Rattazzi, habillée à ravir d'une robe de faille lilas sans aucune garniture, a fait, avec une bonne grâce infatigable, les honneurs de cette fête originale et charmante.

Les réceptions dans les jardins de Paris, très délaissées sous l'Empire, avaient eu sous la monarchie de Juillet une très grande vogue. La comtesse Apponyi, mère de l'ambassadeur austro-hongrois actuel, avait beaucoup contribué à les mettre à la mode par les *bals du matin* de l'ambassade d'Autriche.

On arrivait à l'ambassade à deux heures et l'on trouvait les lustres garnis, à la place de bougies, de fleurs en bouquets; un orchestre des plus entraînants vous conviait aux valse et aux mazurkas, tandis qu'un lunch était servi en permanence dans le jardin.

Quant aux toilettes d'usage pour ces réceptions, comme elles feraient sourire aujourd'hui! Nos mères venaient à ces bals en chapeaux et avec des mantelets; pour danser, elles quittaient leurs chapeaux et apparaissaient coiffées d'un tour de tête en fleurs naturelles montées par une célébrité du temps, Mme Barjon, et arrangées de manière, vous diront-elles, à être très jolies sous le chapeau et très jolies encore sans lui.

La comtesse Lehon fit une fois sensation à l'un de ces bals avec une robe de taffetas vert d'eau, garnie de trois volants bordés de frange lilas. Elle portait une écharpe de dentelle blanche doublée de taffetas lilas, et une capote pareille à la robe, ornée de violettes de Parme et de dentelle blanche. La chronique de Paris s'occupait pendant huit jours de cette toilette.

La mode ne demandait pas alors de grands frais d'imagination, comme vous voyez, et les femmes n'en étaient pas cependant moins jolies pour cela.

On est loin, à présent, de ces simplicités exquises. Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et, en fait d'innovation, la mode ne recule devant aucune excentricité. Ainsi, savez-vous quelle est l'invention qui a mis en émoi toutes les têtes des Trois-Royaumes la semaine dernière? une robe chiffonnée, portée à un *fancy-fair* par la princesse de Galles. Sur une robe de drap d'Edimbourg, la princesse avait son chiffre allongé à l'italienne et enguirlandé de fleurs, brodé de côté et traversé par la couronne aux trois panaches. La même broderie se retrouvait au corsage, le coupant en biais.

Les robes brodées au chiffre de leur propriétaire vont être la nouveauté de la saison de Londres et, de là, gagneront toutes les villes d'eau et les plages de l'Europe. On ne brode pas seulement les chiffres dérobés dans des arabesques sans fin; on brode aussi les pièces principales des armoiries des dames, le tout mêlé, enveloppé de dessins multicolores, comme dans les *missels* du moyen-âge.

Les couronnes se mêlent aux pièces de l'écu, et donnent d'heureux résultats dans les combinaisons des dessins. On exécute ces broderies en tablier, en quille, en guirlande, sur les robes choisies à cet effet dans des tissus légers et unis. C'est la chiffromanie appliquée à la toilette féminine, le papier à lettre se faisant collon.

BACHAUMONT.

MENUS PROPOS

La Société protectrice des animaux — cette belle et utile institution — vient de décerner une médaille d'argent à un brave ouvrier normand qui avait sauvé la vie à un chat sur le point de se noyer.

Le médaillé, qui paraît entendre la plaisanterie, écrit à un journal de Caen:

« La Société de protection des animaux m'honore d'une médaille en argent pour avoir sauvé mon chat; c'est très flatteur de sa part, je l'en remercie beaucoup. Mais ça me paraît drôle tout de même, car j'ai sauvé deux fois, au péril de ma vie, deux individus qui se noyaient, et je n'ai rien reçu pour cela. »

Si ce trait allait donc donner à la Société protectrice des chats l'idée de se transformer en société protectrice des individus? Ce n'est pas la besogne qui lui manquerait!

* *

Au moment où les fêtes de banlieue commencent leur évolution joyeuse autour de la capitale, le *Charivari* signale aux bateleurs un procédé assez simple, au moyen duquel un de leurs collègues d'outre-Manche a fait fortune.

Sur sa baraque, on lisait en grosses lettres:

On voit ici ce que Dieu n'a jamais vu.

Le passant intrigué donnait volontiers ses deux sous pour en avoir le cœur net.

On le faisait alors pénétrer seul dans un petit réduit carré, où

un miroir, faisant face à l'entrée, lui envoyait immédiatement son image.

Sur ce, des profondeurs de la baraque s'élevait une voix grave et majestueuse qui laissait tomber lentement ces paroles:

« Mortel, tu vois en face ton pareil, plus heureux en cela que Dieu qui n'a jamais vu le sien. »

* *

Une boutique de marchand de vin du quartier Montmartre était fermée dimanche. On lisait en gros caractères sur le volet:

AUX VRAIS CRUS!

Mais un gamin était passé et avait ajouté à la craie ce commentaire naïf:

« Et d'abord s'ils n'étaient pas *vrais*, il ne seraient pas *crus*! »

* *

Patatras!...

C'est Calino qui vient avec son plumeau de renverser la plus jolie figurine de porcelaine qui figure sur la grande étagère.

Le maître accourt à ce bruit de malheur.

— Qu'est-ce qu'il y a?...

Et voyant les débris qui jonchent le plancher:

— Mon vieux Saxe!...

— Du vieux Saxe! Tant mieux! fait Calino avec un soupir de soulagement, j'avais peur que ce fût du neuf!

C. C.

LE CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Passer gaiement son temps et d'une façon intelligente, après une journée d'étude ou d'affaires; s'amuser en un mot, sans se préparer de regrets, telle est la grande préoccupation de tous ceux pour qui le plaisir est non pas une habitude, mais une sorte de récompense d'une tâche laborieusement remplie.

Artistes, littérateurs, musiciens, savants, nous tous qui vivons de la vie intellectuelle et sentimentale; nous que la vie à outrance du monde bruyant effraye et met en fuite; nous qui redoutons ses veilles enfiévrées et ses lendemains harassés ou vides, nous éprouvons le besoin de trouver, après le travail, des distractions qui soient des repos pour le corps et des délassements pour l'esprit. S'amuser soi-même et faire participer à ses ébats ceux dont on est entouré, ce n'est point là, croyez-le, ni une question indifférente, ni une préoccupation oiseuse. Il faut même être doué d'un tact et d'une dose convenable d'imagination pour le faire d'une manière agréable et intelligente.

Le jeu peut, dira-t-on, remplir une longue soirée et susciter dans un groupe d'amis une dose d'émotion suffisante pour occuper les heures de loisir.

Rarement le jeu, si modéré qu'il soit, est exempt de ces fatigues et de ces écœurements qui finissent presque toujours par troubler l'esprit, rompre une cordiale intimité et compromettre l'économie d'une vie sagement réglée. Car le jeu a la triste prérogative d'enflammer les passions. Les jouissances qu'il procure sont trop souvent d'une intensité qui énerve l'intelligence et va parfois jusqu'à atrophier le sens moral. Le jeu est donc presque toujours un danger pour les réunions amicales.

Nous avons perdu, ou du moins laissé depuis longtemps échapper une des grandes ressources de la sociabilité française, celle qui nous donnait autrefois une suprématie incontestée et dont les étrangers venaient chercher, de tous les points du monde, la saine tradition dans nos salons et dans nos cercles.

ont face à l'est, la...
 profondeurs de la barque...
 qui laissait tomber...
 vois en face ton pareil, j'ai...
 mais vu le sien...
 de marchand de va...
 manche. On avait en...
 aux trois...
 était passé et...
 s'il n'était pas...
 qui vient avec son...
 de porcelaine qui...
 recouru à ce bruit de...
 ce qu'il y a?...
 des débris qui...
 eux Saxe!...
 ex Saxe! Tant mieux!...
 j'avais pour que...
 LE CERCLE ARTISTIQUE ET...
 ment son temps et d'...
 d'iride ou d'affaires, d'...
 grets, telle est la...
 le plaisir est non...
 se d'une tâche laborieuse...
 littérateurs, musiciens, ar...
 intellectuelle et sentimentale...
 onde bruyant...
 veilles endormies et...
 nous le besoin de...
 si soient des repos pour...
 S'amuser soi-même et...
 est entouré, ce n'est...
 différente, ni une...
 un tact et d'une...
 manière agréable et...
 ut, dira-t-on, remplir...
 oupe d'amis une...
 res de loisir.
 le jeu, si modéré qu'il...
 surements qui...
 rompre une...
 vie sage...
 mmer les passions. Les...
 d'une intensité qui...
 atrophier le sens...
 danger pour les...
 ons perdu, ou du...
 des grandes...
 nous donnant...
 rangers venaient...
 addition dans nos...



opale D'orient
 A. Lery, imp. r. des Marais 66.

H. Bon
 Al. Goubaud & Fils Edr Paris

1229

LE MONITEUR DE LA MODE
 Paris, Rue de Richelieu, 92.
 Journal du Grand Monde

Entered at Stationers' Hall

LONDON Al. Goubaud & Fils, 30, Bevismark Street, Covent Garden, W.C.

Nous avons laissé dépérir la conversation. La politique aidant, ainsi que les spéculations sociales et religieuses, nos réunions intimes ont adopté les allures véhémentes des clubs.

Les sujets que comporte aujourd'hui la conversation sont excessivement bornés. Quand on a fini d'égrener le chapelet des nouvelles du jour, des cancons du boulevard, des gros ou petits scandales du monde et de ses fractions, il reste à peine de quoi défrayer la fin d'une soirée sans être astreint à bailler aux corneilles.

Savoir s'amuser est donc le grand problème que se posent tous les soirs tant de braves gens sédentaires, ennemis des bruits et des confusions des foules et qui aspirent à faire un peu mieux que de tuer bêtement le temps pour éviter qu'il les fasse mourir d'ennui.

Je sais quelque part, vers la Chaussée-d'Antin, un groupe d'artistes des plus intelligents et des plus ingénieux qui ont triomphalement résolu ce problème plein d'angoisses.

Ils sont là quelques centaines d'hommes aimables, peintres, sculpteurs, poètes, écrivains, savants, musiciens ou hommes du monde, qui se sont formés en société pour collaborer en famille à un utile emploi de leurs loisirs.

Chacun y apporte les ressources qui dépendent de ses facultés individuelles, comme dans les phalanstères. De cette association de toutes les capacités, de tous les enthousiasmes, de tous les goûts et de toutes les bonnes volontés, naît une harmonie charmante qui s'épanche au profit commun en une abondante et aimable satisfaction dont chacun prend sa part.

Cette petite institution de sociabilité cordiale s'appelle le *Cercle artistique et littéraire*.

L'exclusivisme étroit ni l'égoïsme n'ont droit de cité dans ce petit monde qui ne demande, au contraire, qu'à s'élargir. Habile à créer des distractions variées et sans cesse renouvelées, cette association n'a pas de plus grand plaisir que de convier à ses ébats ses amis et les amis de ses amis.

Ayant établi primitivement ses pénates dans un local dont l'exiguïté, trop facile à combler, rappelle les proportions de la maison de Socrate, le Cercle artistique se voit dès à présent forcé, grâce à la prompte et abondante réalisation de son vœu, conforme à celui du philosophe, d'aspirer aux avenues spacieuses des jardins d'Académus. Paris possédera alors ce qui lui a manqué jusqu'ici : le cercle des intelligences.

Rien n'est attrayant, je vous le jure, comme les fêtes sans emphase que prodigue, depuis le commencement de l'hiver, le Cercle artistique et littéraire.

Dans une salle merveilleusement disposée pour recevoir une exposition de tableaux, se trouvent réunies des œuvres exquises de la plupart des notabilités qui font partie de l'association.

C'est là que le Cercle donne ses fêtes. Celle de jeudi dernier a été marquée par deux épisodes intéressants et qui ont vivement impressionné l'assistance.

Camille Sivori, dont l'archet incomparable a le don d'accomplir des prodiges de délicatesse et d'expression, avait accepté la tâche de charmer l'assemblée.

Tandis qu'il exécutait l'allegro du trio en *ut mineur* de Félicien David, le morceau le plus brillant de cette belle et originale composition, l'auteur, qui était présent, sollicité de prendre une place plus favorable que le coin obscur où il avait abrité son incognito, fut tout à coup l'objet d'une chaleureuse ovation.

Vers la fin de la soirée, Sivori eut son tour, et au moment où il montait sur l'estrade pour exécuter sa délicate fantaisie sur une seule corde, inspirée par un motif de *Lucie de Lammermoor*, le président et le comité administratif du Cercle lui offrirent une médaille frappée en son honneur.

Aucune parole ne saurait rendre l'émotion dont fut saisie l'assemblée entière en présence d'un tel hommage rendu à l'un des plus grands artistes de notre temps.

Sivori porte à sa boutonnière le témoignage d'admiration dont plusieurs souverains l'ont honoré ; mais je doute qu'aucune de ces décorations ait plus profondément touché le cœur de l'illustre violoniste, que celle qu'il a reçue de l'élite des artistes de France.

Certes les membres du Cercle artistique et littéraire sont des gens qui savent se créer de nobles plaisirs et s'amuser dignement en amusant leurs amis. Ils ont pour cela une recette infailible qu'on ne saurait trop s'efforcer de leur emprunter.

Albert DE LA FIZELIÈRE.

UN MARIAGE ANGLAIS

Il y a quelques jours, par le plus beau temps du monde, j'ai assisté, à Congham (comté de Norfolk), aux fêtes du mariage de sir William Fillo et de miss Emily Ehves.

De grand matin, tous les villages environnants s'étaient établis aux alentours de l'église pour voir passer la mariée.

L'église était décorée avec beaucoup de goût de plantes tropicales, et l'autel portait une immense croix de camélias blancs. La route qui conduit de Congham-House à l'église avait été ornée aussi d'ares-de-triomphe faits de verdure et de fleurs, parmi lesquels flottaient des étendards aux armes des mariés.

Un frémissement a parcouru la foule quand l'orgue s'est mis à jouer un nocturne de Chopin, à l'arrivée de la toute jeune et jolie mariée, appuyée sur son père. Elle était vêtue de riche satin blanc duchesse, presque entièrement recouvert de dentelles de Bruxelles, de guirlandes de fleurs d'orange et d'azalées blanches naturelles. Une touffe des mêmes fleurs remplaçait la classique couronne et retenait le long voile de tulle.

Huit demoiselles d'honneur suivaient la mariée : ses quatre sœurs et les quatre cousines du marié. Elles étaient uniformément et élégamment habillées de poul de soie blanc. Les tuniques Louis XV, en cachemire blanc, garnies de cygne ; les chapeaux *Gainsborough*, en cachemire et poul de soie blancs. Toutes portaient au bras un bracelet offert par le marié, aux chiffres des époux, tracés en perles et en corail rose pâle. Les deux petits frères de la mariée suivaient les demoiselles d'honneur, vêtus de bleu pâle des pieds à la tête.

Au sortir de l'église, tous les enfants de l'école du village, en robes roses et blanches, se sont présentés au devant du cortège, des fleurs plein leurs tabliers de mousseline, et en ont semé le chemin jusqu'aux voitures.

À l'arrivée à Congham-House, les époux ont été salués d'une façon plus bruyante par une salve du vieux canon d'Hillington, qui ne se fait entendre que dans les joyeuses circonstances.

Le temps de changer de toilette, et notre jeune couple monte dans une voiture, attelée de quatre superbes bais, pour commencer son voyage de noces, qui le conduira à Paris, Venise, Vienne. Les chasseurs au renard du West-Norfolk sont là pour acclamer les mariés, ardents chasseurs tous deux, et, au bruit du canon, aux souhaits bienveillants de quelques centaines de personnes, au milieu d'une grêle de poignées de riz, d'une pluie de souliers de satin blanc (usage dont l'origine se perd dans la nuit des temps), ils prennent la route de Lynn.

En même temps, à Congham-House, un déjeuner était servi à une centaine d'invités ; de nombreuses aumônes étaient distribuées, et tout le monde était admis à admirer les présents offerts à la mariée, et exposés dans la bibliothèque.

À Hillington-Hall, résidence du marié, les fêtes étaient prodiguées aussi aux habitants, et, sur le sommet de la haute tour de ses ancêtres, a flotté, durant tout le jour, le drapeau de l'*Union-Jack*.

X. V.-P.



DG. N° 495 - LINGERIE, DÉTAIL
Modèles nouveaux de



- DESCRIPTION, PAGE 254.

de la Baie, 51).

DÉGRADATION

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI. — FIN.)

V

Cyprien Jantot était un de ces hommes qui jugent au premier coup d'œil les risques ou bénéfices d'une affaire. Il lui avait donc suffi de quelques indices pour comprendre qu'il trouverait des avantages certains dans la connaissance de M. de Fayol. Il y était d'autant plus encouragé que rien ne devait peser sur sa conscience; car lui, un vrai drôle, il s'était senti tout de suite un profond mépris pour Bernard.

Vous remarquerez que les gens de cette sorte n'aiment pas ceux que le désordre et le vice ont fait tomber à leur niveau. Pour Jantot, Bernard était une proie, comme la mouche pour l'araignée; le gentilhomme déchu, se grisant sottement et portant mal l'ivresse, ne serait pas capable de se défendre et se prendrait dans la trame.

A partir du second jour, Cyprien établit vis-à-vis de son client une habitude: celle de l'aller prendre chez lui régulièrement et de le conduire à l'estaminet. De cette façon, il ne le laissait pas libre de se créer des occupations et même de s'abstenir quelquefois de liqueurs.

Au bout d'un certain temps, Jantot savait sur la situation précaire du baron tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils avaient examiné ensemble l'amas de papiers, titres, créances, etc., qui au passif de M. de Fayol formaient un véritable chaos.

— Je classerai cela, avait dit l'homme d'affaires avec un mélange d'air d'importance et de serviabilité.

Et il avait emporté jusqu'à la moindre feuille, malgré la résistance de Lucile qui voyait ainsi s'en aller les derniers débris d'une fortune gaspillée et l'avenir de son enfant. Hélas! la position où Bernard avait pris Lucile ne permettait pas à celle-ci de faire une observation même légitime. Cependant, au risque d'exiter la colère du baron, elle se risqua à émettre ses sentiments et ses craintes:

— Prenez garde, mon ami; vous donnez votre confiance à un homme que vous connaissez à peine et dont vous ne pouvez être sûr.

— Voilà bien les femmes! toujours méfiantes!... Je le connais à peine, dis-tu? Va, il m'a suffi d'un instant pour le juger. Il n'a que d'excellents antécédents. Il m'a cité des personnages marquants dont il soigne les intérêts, presque tous gens de mon cercle... Ah! sacrebleu! j'oubliais que je n'en suis plus! Ils ont osé... Sois tranquille: j'aurai ma revanche, dès que Jantot m'aura fait recouvrer ma fortune.

— Votre fortune, ce n'est plus qu'un rêve... Et qui sait si bientôt...

— Là! encore des pronostics fâcheux! Eh bien! non, tu seras agréablement déçue. Cyprien m'a promis de me remettre à flot.

— Et en attendant qu'il opère ce miracle, vous avez passé la journée, comme les précédentes, à boire et à jouer au billard!...

— Je ne le nie pas. Il faut bien se distraire un peu.

— Ah! malheureux, vous courez à votre perte... Le ciel se lasse d'être patient.

— Plait-il? Des sermons! Je n'en veux pas. Si tu t'amuses à me tracasser davantage, je t'avertis que je ne rentre plus et que je te plante là.

— Une menace digne d'un être de bas étage!... Est-ce bien le baron de Fayol qui parle ainsi?

— Il n'y a plus de baron de Fayol, entendez-vous, madame? Je suis sorti de mon monde et je n'ai nulle envie d'y rentrer. Je ne veux plus avoir de soucis: je les ai noyés...

— Dans l'eau-de-vie!

Un souflet fut la réplique subie par Lucile. La jeune femme reçut cet outrage sans proférer une plainte. Bernard, honteux de cette soumission et de sa propre violence, balbutia quelques mots d'excuse; mais voyant que Lucile restait muette dans son indignation comprimée, il fit un geste de forcené et courut vers sa chambre dont il referma bruyamment la porte sur lui.

Noémi s'éveilla et pleura. La pauvre petite ne jouissait que rarement d'un sommeil paisible.

— Ah! dit Lucile en s'acheminant vers le berceau pour y verser des caresses, ce n'est pas assez qu'il martyrise la mère... il tuera l'enfant!

VI

Nous ne saurions suivre minutieusement les progrès de cette infirmité de l'âme qui chaque jour envahissait davantage le gentilhomme déchu. Il n'avait presque plus le sentiment de ses actes, et, avec l'insouciance d'un abruti, il semait le trouble et la misère autour de lui. Lorsqu'il eût dû rougir, baisser le front et demander pardon, c'est lui qui se plaignait, qui s'emportait; c'est lui qui faisait des scènes.

Ah! s'il avait vécu un peu plus de la vie de famille, si parfois il avait pris sur ses genoux et interrogé d'un regard tendre le visage de son enfant, il aurait eu la révélation d'un fait aussi cruel qu'anormal: c'est que, à l'âge où une frêle créature n'a et ne doit avoir d'autre souci que de se laisser bercer par la vie comme ces petits Indiens que leurs mères suspendent sur des lianes de feuillages et de fleurs, Noémi était atteinte de nostalgie... Rire, elle ne l'osait; jouer et parler, non plus; elle gardait le silence de la peur. Son existence se trompait de date.

De même que Lucile, elle ressentait de l'aversion pour Jantot. Mais Jantot ne se préoccupait pas de ces minces détails. A présent, il régnait en maître dans cette maison où il n'était entré que subrepticement. Pour allécher Bernard, il avait commencé par lui faire recouvrer une ancienne créance que celui-ci considérait comme perdue. La confiance du baron s'en était accrue d'autant; mais ensuite le malheureux, qui n'avait plus en main ni ses titres ni aucune de ses valeurs, et qui d'ailleurs ne savait plus depuis longtemps se rendre compte des choses par lui-même, devint l'homme-lige de son *commanditaire*, ainsi qu'il l'appelait pompeusement. Il dut recevoir de lui l'aumône du pain; ce qui lui appartenait, il dut le solliciter en tendant la main. Le plébéien de Rome, le vassal du moyen âge, le nègre des colonies n'était pas lié plus étroitement envers le patricien, le seigneur ou le planteur. Cependant Bernard ne sentait pas le carcan, et son amitié pour Jantot, pour le complice dépravé, avait tourné au culte.

Ce dernier était cependant devenu plus réservé, rêveur même, si l'idée de la rêverie, cette auréole poétique, pouvait s'accorder avec la physionomie d'un Cyprien Jantot. Cet homme se présentait chez la baronne de Fayol dans une tenue moins sordide qu'auparavant; il n'affectait plus de conserver dans sa bouche lippue une sale pipe de terre; on eût même dit qu'il sacrifiait moins à Bacchus. Certains mots, certains regards qu'il lançait à Lucile faisaient instinctivement frémir la jeune femme. Il affectait vis-à-vis d'elle une politesse à laquelle il ne l'avait pas habituée. Un observateur attentif eût démêlé dans les façons de cet étrange personnage quelque chose qui flairait l'intrigue. Il semblait guetter une occasion favorable pour risquer un aveu. Elle se présenta enfin, et ce jour-là Cyprien osa formuler une déclaration en règle, coupable en tous cas, odieuse venant de lui. Lucile, atterrée autant que révoltée, eut besoin de réunir toutes ses forces pour ne pas éclater en paroles véhémentes, pour ne pas chasser l'insolent. Sa raison lui commanda de rester froide et digne, quels que fussent l'humiliation et le désespoir qui avaient envahi son cœur.

saluée par Lucile. La jeune femme
retrouva une plainte. Bernard, comme
propre violence, balbutia quelque
que Lucile restait muette dans
un geste de fureur et courut en
bruyamment la porte sur lui.
La pauvre petite ne pouvait
possible.
cheminant vers le berceau pour
pas assez qu'il martyrisait la mère.

VI
minutieusement les propriétés de
que jour envasant d'ordinaire
presque plus le sentiment de son
abandon, il semait le trouble à son
de se redresser, baisser le bras et
se plaignait, qui s'emportait, s'écriait

en plus de la vie de famille, se
et interrogé d'un regard tendu
la révélation d'un fait que
l'âge où une telle crainte d'être
se laisser bercer par la vie
ères suspendent sur des faces
était atteinte de nostalgie. Les
r, non plus; elle garda le silence
compait de dire.
elle ressentait de l'attrait que
qu'il n'avait pas de ces tracas de
dans cette maison où il s'était
decher Bernard, il avait comme
ancienne crainte que rien n'arrivât
de du baron s'en était tenu
eux, qui n'avait plus en main
s, et qui d'ailleurs ne savait
compte des choses par lui-même
mandataire, ainsi qu'il l'appar
voir de lui l'aumône du pain
l'écarter en tendant la main. Le
en âge, le nègre des colonies
vers le patron, le seigneur et
ne sentait pas le carreau, et
plice dépravé, avait tourné
adant devenu plus réservé, pour
cette auréole poétique, pour
Cyprien Janot. Cet homme
rol dans une tenue moins
pins de conserver dans sa
on eût même dit qu'il s'efforçait
certains regards qu'il lançait
ait frémir la jeune femme. Il était
à laquelle il ne l'avait pas
et démolie dans les lignes de son
ose qui flétrit l'antique. Il avait
able pour risquer un aveu. De
Cyprien osa formuler ses
cas, odieuse venant de lui
e, eut besoin de rétrograder
paroles véhémentes, pour se
commanda de rester tranquille
on et le désespoir qui arrivait



A. N. ...

L. N° 82

Lorsque M. de Fayol rentra, il trouva sa femme agenouillée et tout en pleurs.

— Allons, s'écria-t-il, encore des momeries! Je déteste ça et je n'ai pas d'autre spectacle. Est-ce que l'ami Jantot n'est pas venu?

— Votre ami!... ah! ne lui donnez pas ce nom: il en est indigne.

— Lui si dévoué! Mais il suffit que Jantot m'aime pour que vous le haïssez. Votre antipathie constante à son égard ne m'a pas échappé.

— Elle n'est que trop fondée...

— Ah! c'est comme cela! Eh bien! j'entends que désormais vous lui fassiez bon visage.

— O mon Dieu! il faut donc que je vous révèle ses projets criminels?

Bernard haussa les épaules.

— Je vous ai demandé s'il était venu.

— Oui, puisque vous me contraignez à parler, il est venu, et il a eu l'audace de me déclarer son amour!

Au lieu d'accueillir cette confidence avec indignation, le baron se mit à rire aux éclats, jetant ces paroles cyniques:

— Ah! ah! ah! s'il est possible! ce pauvre Jantot!... Lui, faire du roman! ce serait grotesque, ma foi! j'aurais voulu être là... Je me serais fièrement amusé... Il était gris, le compère!

— Monsieur, interrompit Lucile au comble de l'humiliation, il faut que vous ayez perdu tout sentiment élevé pour ne voir dans cette offense qu'un sujet de plaisanterie. Heureusement pour votre honneur dont vous vous souciez de moins en moins, je suis incapable de m'avilir et de manquer à mes devoirs.

— Parbleu! et vous avez raison; car je serais inexorable.

— Et, en attendant, vous riez quand cet espèce de juif qui a capté votre confiance et vous a plongé dans la fange des affaires véreuses, dans la turpitude des estaminets, quand cet homme, dis-je, m'outrage de ses propositions infâmes! Bernard, vous étiez jaloux jadis...

— J'étais absurde.

— Oh! cette jalousie imméritée, je la préférerais à votre indifférence sceptique. Autrefois vous me montriez de l'injustice; aujourd'hui vous ne me montrez plus que du mépris.

— Vous êtes follé!... Je dis plus: vous avez forgé une fable!

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Prenez garde! Si pour éloigner de moi un ami, un bienfaiteur qui nous est si nécessaire, vous avez imaginé de le calomnier, prenez garde!

Il fit un geste menaçant et se dirigea vers la porte en bousculant Noémi qui se trouvait sur son passage.

Après son départ, l'infortunée Lucile resta d'abord inerte, le regard fixe, tellement la honte et la douleur paralysaient ses sens.

Mais Noémi étant venue se jeter dans ses bras en murmurant: « Il m'a fait mal, papa! » la souffrance de son enfant réveilla chez la mère le sentiment de la réalité. La jeune femme frissonna.

— Ils vont se retrouver là-bas, ils boiront ensemble jusqu'à l'excès qui fait naître la fureur aveugle... Pour se justifier, le misérable Jantot m'accusera... C'est fini, je suis perdue!...

Et pressant sa petite Noémi contre son cœur qui battait avec violence:

— O ma fille, ma fille bien-aimée, c'est toi qu'il faut que je sauve... car tant d'agitations te seraient fatales!

En parlant ainsi, Lucile tournait dans l'appartement sans savoir ce qu'elle faisait.

— Oh! j'ai peur, murmurait-elle d'une voix sourde, j'ai peur! Où aller? où me réfugier?

Pas de parents, pas d'amis secourables. L'inconduite du mari avait depuis longtemps éloigné tous les honnêtes gens.

Lucile pensa par inspiration à l'excellente Mme Domberval, son

ancienne institutrice, qui plusieurs fois, la sachant malheureuse, lui avait donné signe d'intérêt.

— Chez elle je trouverai un asile... Oui, là, ma chérie, nous serons en sûreté...

Alors elle ouvrit précipitamment quelques tiroirs et se mit à faire des paquets de hardes; mais elle était si troublée qu'elle ne distinguait rien.

Le temps marchait, les minutes étaient précieuses. Lucile avait enfin achevé ses modestes préparatifs. Son enfant à la main, elle venait de franchir la porte de cet appartement où elle avait tant pleuré, tant souffert, lorsqu'un pas précipité se fit entendre sur l'escalier.

Un homme montait les marches quatre à quatre en jetant d'une voix essouffée des cris de rage et des imprécations.

Il aperçut Lucile qui, glacée d'effroi et tenant son paquet, regardait venir son persécuteur.

Il était ivre, mais cette fois, c'était d'une ivresse furieuse. Il grinçait des dents comme un démon.

— Où allez-vous? hurla-t-il.

A cette interpellation sauvage, Noémi quitta la main de sa pauvre mère et rentra au logis en tendant ses petits bras.

Poussée violemment, Lucile fut ramenée à l'intérieur, tandis que Bernard la chargeait de ses invectives:

— Infâme créature! misérable calomniatrice! Il te sied bien d'accuser un honnête homme pour cacher tes déportements!... J'ai juré de te châtier... Malheur à toi!

— J'ai dit la vérité, répliqua Lucile.

— Tu oses encore soutenir ce mensonge!... Ah! je te tuerai comme j'ai tué ton frère!...

Cet aveu terrible arracha un cri d'horreur à la sœur du capitaine Giroit.

Etle courut affolée en jetant ces mots d'une voix stridente:

— Mon frère!... C'était vous!... Et vous avez osé m'offrir votre main sanglante!...

Sans écouter cette imprécation, Bernard s'était armé d'un revolver.

— Tu vas mourir!... exclama-t-il aveuglé par sa fureur.

— Assassin! Je te hais! Je te maudis!

Une détonation retentit soudain. La balle, mal dirigée par la main de l'homme inconscient, dévia et alla frapper, à l'autre bout de la chambre, la pauvre petite fille qui poussa un gémissement et roula sur le parquet...

La mère avait entendu le faible et suprême cri de son enfant. Elle se précipita délirante vers la douce victime, la souleva, l'étreignit avec passion, recueillit son âme dans un baiser; et, succombant elle-même à la rupture d'un anévrisme déterminée par tant d'émotions, elle confondit son dernier soupir avec celui de sa Noémi...

Le meurtrier n'avait pas compris.

Un tumulte violent retentit dans l'escalier. Au bruit de la détonation, les voisins accouraient, se doutant qu'un crime venait de s'accomplir. Mêlés à la foule, des agents de l'autorité firent irruption dans l'appartement; et tandis que les uns s'empressaient autour des victimes, les autres se saisissaient du coupable qui, les yeux hagards, les cheveux hérissés, semblait plutôt un fou qu'un criminel.

— Êtes-vous le sieur de Fayol?... dit le commissaire.

— Oui.

— Au nom de la loi, je vous arrête comme complice du nommé Cyprien Jantot, pour faux en écriture privée, et je vois trop bien que j'arrive à temps pour vous arrêter aussi comme homicide.

— Moi!... Osez-vous bien...

— Tenez, malheureux, voilà encore à terre l'arme avec laquelle vous venez de tuer votre enfant!

— Mon enfant!... je l'ai tuée!... Oh! ce n'est pas possible! Ma Noémi adorée!...

— Regardez votre œuvre, misérable! dit le commissaire, indigné devant le cadavre du pauvre petit ange.

Bernard passa ses mains sur son front et ses yeux, comme pour essayer de dissiper son ivresse; et tout à coup, en effet, le voile opaque tomba. Il poussa des cris et des sanglots; il voulut se précipiter sur sa femme et sa fille étroitement enlacées dans la mort... Cette affreuse consolation lui fut refusée... On le retint forcément, comme s'il pouvait encore nuire à celles qui étaient désormais à l'abri de toute souffrance.

— Lucile! Noémi! pleurait-il; perdues par moi, infâme!... Oh! de grâce, messieurs, rendez-moi cette arme... que je la tourne contre moi-même!...

— Allons donc, dit le commissaire avec dégoût, il est trop tard. C'est devant les tribunaux que vous répondrez de vos actes. Depuis longtemps j'étais informé de vos désordres scandaleux. Voilà où conduit la funeste passion de l'ivrognerie!

— Oh! j'en suis guéri pour toujours, s'écria Bernard dans le paroxysme de la douleur. Quelle que soit la peine qui m'attend, je saurai la subir, et je ne croirai jamais l'expiation assez forte.

VII

La justice avait fait son œuvre pour Bernard.

Jantot, prévenant l'arrêt, s'était pendu dans sa prison.

On nous a dit qu'il y avait au bagne de Toulon, dans ces dernières années, un forçat dont la conduite exemplaire, le mutisme constant et la profonde tristesse étonnaient tout le monde. Bien qu'il eût été admis, par une juste faveur, à travailler dans les bureaux, jamais il ne tirait parti de ses modestes profits pour se permettre un verre de vin ou de liqueur. Si on lui en faisait la proposition, l'horreur se peignait sur ses traits et il refusait obstinément.

En arrivant au bagne, il n'avait imploré qu'une grâce : c'est que son individualité ne fût pas connue de ses farouches compagnons de chaîne.

Avant la fin de sa peine, la mort qu'il invoquait sans cesse vint répondre à son appel douloureux. Désormais la tombe cache le souvenir de ses fautes et garde le secret de son nom.

Alfred DES ESSARTS.

SAINT PIERRE ET LE GASCON

(ANCIEN CONTE BLEU.)

Dominique Belaguer prit à son tour la parole :

— Je ne sais pas au juste, nous dit-il, lequel de mes quatre oncles, — de l'horloger, du procureur du roi, du vétérinaire ou du docteur, frère de ma grand'mère et correspondant de l'Académie de Cahors, — amusa, certain soir, mon enfance de la parabole que je vais vous conter.

J'en reporte cependant le mérite au médecin, savant *in utroque*, par la plausible raison que, déjà caduc et radoteur, il ne vivait plus moralement que d'anciennes lectures et donnait volontiers dans l'anecdote, infirmité particulière aux décrépitudes intellectuelles.

Mais que ce soit celui-là ou tout autre, l'oncle en question s'était radicalement trompé, s'il avait cru secouer sur mes paupières les pavots d'une narration opiacée. Bien loin de m'endormir, je fus, au contraire, dès les premiers mots, tout yeux et tout oreilles, en grand ébattement et folle réjouissance, comme il ne peut manquer d'en arriver tout à l'heure pour vous, amis d'à es si divers assemblés devant l'âtre, s'il vous plaît de m'ouïr jusqu'à la fin.

Prêtez-moi donc attention. Je commence.

Au temps vénérable et lointain qui créa les pieuses légendes, rapporte un annaliste oublié, saint Pierre, prince des apôtres, avec le bourdon et le chapeau à coquillages du pèlerin, parcourait la terre dans le plus strict incognito.

Un matin, à l'aube, étant vers Rouffiac-le-Hâbleur, en pays cadurcien, il avisa Pascal Viadasé qui travaillait à sa vigne.

— Sachons de ce paysan, se dit-il, pourquoi pas un Gascon n'a passé le seuil du paradis depuis que j'en ai les clefs.

Pascal, noir comme une truffe, vigoureux, impertinent et rusé, tel que bien des gens le sont par là et ailleurs, feignit d'abord de ne pas remarquer l'étranger qui l'abordait.

— Hé! l'homme, fit le divin voyageur, lequel de ces deux chemins mène à Rouffiac?

Le vigneron leva le nez, ouvrit béatement la bouche, mais avant que de répondre, secoua sur des pierres sèches l'argile de ses sabots, prenant ainsi le temps de composer une phrase prudente.

— *Per moun armo!* dit-il à la fin en son parler roman, raison n'est mie de choisir un chemin plutôt que l'autre.

— Mais quelle direction prendrais-tu, toi, brave homme?

— Celle de gauche, sans vous commander, pèlerin.

— Et pourtant, tu prends la droite quand tu vas à Rouffiac vendre tes récoltes au marché.

La remarque eût peut-être désarçonné un Normand. Notre Gascon ne broncha pas.

— Mais à votre tour, fit-il hardiment, pourquoi demandez-vous ce que vous savez si pertinemment?

— Pour éprouver ta véracité.

— Oh! moi, voyez-vous, reprit Pascal goguenard, je tiens de défunt mon père, qui le tenait du sien, qu'on perd plus qu'on ne gagne à dire les choses suivant ce qu'elles sont.

— Et ta propre expérience a-t-elle confirmé la sagesse paternelle? Trouves-tu profit parfois à déguiser la vérité?

— Par mon âme! les gens simples et droits ne sont pas si contents et honorés de leur franchise que leur exemple soit bon à suivre en ce bas monde. Vive donc la tromperie! puisque trompeurs seuls ont fortune, considération et influence!

— L'envie me prend de te faire changer d'opinion. Tu me parais fier, intelligent et résolu. Veux-tu quelques jours voyager en ma compagnie?

Le vigneron dévisagea le pèlerin en se grattant la nuque.

— Je ne vous connais pas, moi, répondit-il avec une impolitesse déliante; comment vous appelez-vous?

— Céphas — Pétra — Pierre.

— Le premier nom est difficile à retenir; le second a l'air d'une injure; le troisième me va mieux. Vous êtes chrétien, je suppose monsieur Pierre?

— Autant que mon patron. Eh! bien, consens-tu à parcourir la contrée avec moi?

— A savoir... Quels seront mes gages?

— Il n'y aura ni maître ni valet entre nous; je te prends pour mon ami, mon frère, mon associé. Les bénéfices, mis en commun, seront également répartis le jour même de notre séparation.

L'avis plut à Viadasé.

— Je suis votre homme! frappons dans les mains, dit-il.

— En route, alors! fit le saint.

Ils marchèrent de conserve jusque vers midi.

— Ça! fit Pascal, mon estomac bat la chamade. Ne ferons-nous tôt *mérendé*?

— A l'instant même, répondit le saint. Pendant que je vais vers ce hameau acheter le pain du diner, toi, suis le cours du ruisseau. A deux cents pas, sous le rocher, il y a une marmite et un mouton qui m'appartiennent. Remplis d'eau la marmite, al-

lume du feu, tue le mouton que tu couperas à morceaux et feras bouillir soigneusement.

Pascal exécuta l'instruction de point en point. La flamme émut bientôt le liquide, et le cœur de l'animal, si léger en raison de ses cavités, montait et remontait à la surface, en dépit du cuisinier qui le repoussait sans cesse au fond, du bout d'une fourchette de coudrier. Impatienté à la fin de s'écrier inutilement, sentant au surplus ses dents s'allonger, notre Gascon se régala du délicieux viscère.

— Te voilà mis en la bonne place, grand entêté, dit-il, se pourléchant les babines et les doigts jusqu'au coude.

Son compagnon revint bientôt avec deux belles miches encore chaudes.

— Nous voilà servis à souhait, dit-il. — Mangeons. Il rompit le pain et dévotement, comme il sied, récita le *benedicite*.

Le mouton extrait pièce à pièce de la marmite :

— Je ne vois pas le cœur, dit le bienheureux.

— Ni moi, dit le vigneron.

— L'aurais-tu pris en à-compte par hasard, toi qui n'aimes pas la vérité ?

— Sur mon âme, non ! répliqua le menteur.

— Alors quelque loqueteux, rôdant par là, pendant que tu ramassais les branches sèches dans le bois, en aura fait son régal ?

— C'est impossible. Je n'ai pas quitté la marmite d'une semelle.

— Le mouton avait cependant un cœur.

— Eh ! si les moutons en avaient, se laisseraient-ils lâchement égorger sans se défendre ? s'écria Viadasé colère. Non, ce bêlard-là n'avait pas plus de cœur que ses pareils, *que je vous dis, moi !* et je le sais mieux que vous, peut-être, *que je l'ai mis en miettes !*

Ils continuèrent à marcher tout le jour, le saint répétant sept fois et septante fois sept fois :

— Singulier ! c'est bien singulier !

— Est-il rabâcheur, le pèlerin ! disait à part lui le Gascon.

A la nuit tombante, il fallut penser au gîte, et saint Pierre dit :

— Camarade, voici deux villages à droite et à gauche. Ici, l'on fête un mariage ; là-bas se font des funérailles. Où te plait-il mieux de t'abriter jusqu'à demain ?

— Par mon âme, puisque vous me laissez le droit de choisir, je vais avec les danseurs. Je gagnerai quelque argent peut-être à jouer pour eux de la musette.

— Je vois, dit l'apôtre, que tu n'es pas indifférent aux choses de notre association. Va donc, et bonne chance, en attendant de nous retrouver à cette place, au soleil levant.

Maurice CHERVEIX.

(La suite au prochain numéro.)

L'INDICATEUR CÉLESTE

Qui de nous, chers lecteurs, — et de vous aussi, aimables lectrices, — en contemplant le ciel étoilé, n'a plus d'une fois éprouvé le regret de ne pouvoir se rendre compte de tous ces groupes d'étoiles dont on a formé des constellations ? On connaît bien le *Grand-Chariot*, les *Trois-Rois* ou le *Pateau*, et même la *Poussinière* ; c'est à peu près tout ce que l'on peut désigner dans le ciel, à moins d'avoir reçu quelques leçons d'astronomie. C'est bien peu relativement au nombre de 57 constellations dont est parsemée la partie du firmament visible en Europe. Ajoutons que la plupart sont très intéressantes et présentent des particularités curieuses.

Ainsi comment ne pas désirer connaître la constellation du

cocher, laquelle a pour étoile principale la *Chèvre*, de première grandeur et qui n'a ni lever ni coucher par suite de sa proximité de l'*Étoile polaire* ? Sa lumière met 72 ans à nous parvenir, de telle sorte que si cet astre venait tout à coup à disparaître du firmament, nous verrions encore sa lumière pendant 72 ans ; et cependant elle n'est pas du nombre de celles qui sont le plus éloignées de nous. — La constellation de la *Vierge* est intéressante par une étoile très brillante placée sur un épi qu'elle tient à la main. À côté et à la hauteur de ses épaules, on aperçoit la chevelure de *Bérénice*, groupe composé de petites étoiles. — Enfin, à l'opposé du *Grand-Chariot*, que l'on appelle aussi la *Grande-Ourse*, on trouve une constellation composée de cinq étoiles formant un **W** irrégulier : c'est

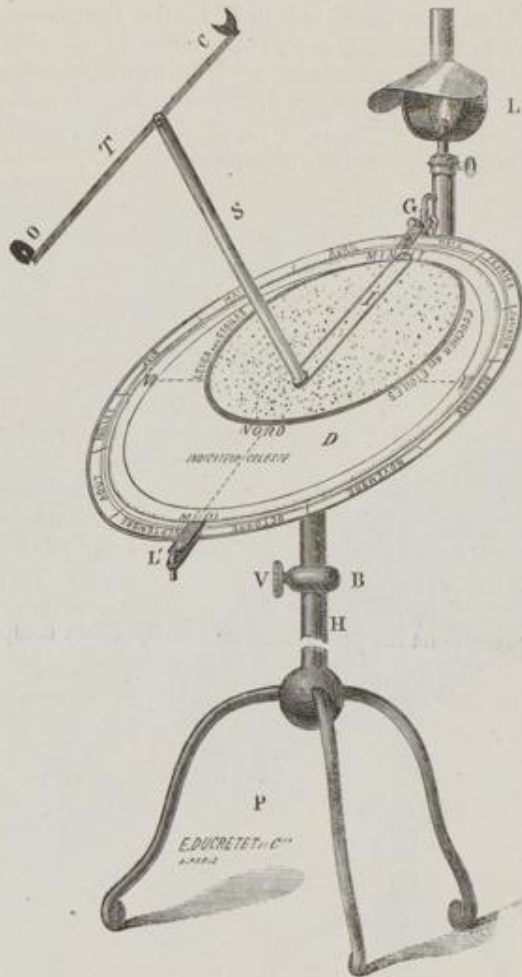


Figure 1. — Dessus de l'appareil.

Cassiopee, reine d'Ethiopie, assise et procédant à sa toilette. Ce groupe est d'autant plus intéressant qu'il est lié historiquement à quatre autres constellations : à *Céphée*, le mari de Cassiopee ; à *Andromède*, sa fille ; à *Pégase*, cheval ailé, et à *Persée*, qui obtint la main d'Andromède pour prix d'un acte de dévouement.

D'autres constellations attirent aussi l'attention : nous ne pouvons toutes les mentionner ; mais, en possédant l'*Indicateur céleste* imaginé par M. Maupérin et que nous allons décrire, on sera à même de se familiariser avec leurs noms et leur position dans le ciel suivant les saisons. Ainsi, le *Rateau* et la ravissante étoile *Sirius* ne sont plus visibles ; vers la fin de l'automne, ils reparaitront dans tout leur éclat, l'un précédant l'autre d'un mois environ.

Voici comment on doit procéder pour se servir de l'instrument.

On le place dans un endroit où l'on a le plus vaste horizon pos-

sible afin de découvrir les étoiles de tous côtés. Se tournant vers le nord, l'observateur trouve le *Chariot* presque au-dessus de sa tête dans le mois de mai. Si, des deux roues de derrière, on tire par la pensée une ligne comme dans le dessin ci-contre, la première étoile assez brillante qu'on rencontre est l'*Étoile polaire*. Il faut alors dévisser de deux tours la vis du bourrelet **B** de l'indicateur, ce qui rend mobile la partie supérieure de l'appareil; et en tenant sur midi la double aiguille **I**,

on fait mouvoir le système tournant jusqu'à ce que, l'œil visant par le bout **O** de la tringle, ait aperçu au milieu du croissant **C** l'*Étoile polaire*. On serre aussitôt la vis du bourrelet, cette opération venant de nous donner la ligne méridienne (la carte inclinée vers le nord); mais on ne sera pas obligé de répéter cette manœuvre pour les opérations subséquentes.

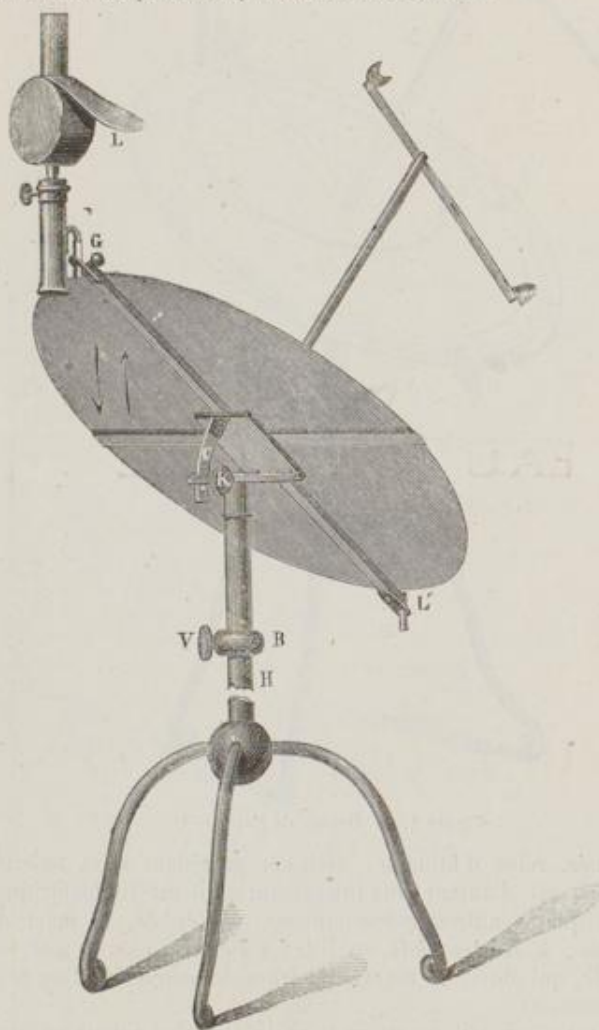


Figure 2. — Dessous de l'appareil.

Dans le dessin de l'appareil que nous reproduisons (figure 1), on distingue deux cartes superposées. L'une contient les étoiles, ainsi que les jours et mois de l'année; elle est mobile. L'autre, plus petite, représente un cadran d'horloge portant deux fois 12 heures; elle est fixe et l'on y remarque une ouverture laissant apercevoir l'ensemble des étoiles qui se trouvent sur l'horizon à un moment donné. Supposons que, le 31 mai, nous observions le ciel à 9 heures du soir; nous ferons tourner la grande carte jusqu'à ce que le 31 mai corresponde à 9 heures du soir du

cadran: on aura alors l'aspect très exact du ciel à ce moment.

Pour observer les étoiles en détail, il est rationnel de commencer par les plus éloignées. Vous mettez l'œil à la partie **O** de la tringle supérieure **T** et vous le dirigez de manière à apercevoir au milieu du croissant **C** l'étoile qui vous intéresse. Vous regardez aussitôt ce qui se trouve au milieu de la double aiguille: vous y distinguerez par sa position et sa grosseur l'étoile que vous venez de viser; si c'est l'étoile de la *Vierge*, son nom s'y trouvera à côté, à peu près à la hauteur de la lettre **I** que vous voyez dans le milieu de la double aiguille du dessin ci-contre. On agira de même pour reconnaître le nom des autres étoiles; mais on aura soin d'avancer le quantième pour que toujours il se trouve en face de l'heure, ou fraction d'heure, à laquelle on observe les astres.

Une petite lanterne sourde, placée au haut de la grande carte, complète cet appareil qui a 1 m. 20 c. de hauteur. Il est très portatif, et dans les beaux jours il n'y aura pas d'inconvénient à le laisser la nuit à l'endroit où il aura été orienté.

MM. Ducretel et C^{ie} (rue des Ursulines, 21, à Paris) sont les constructeurs de cet appareil, dont le prix est de 60 francs. C'est un élément de science à la portée de tous les gens du monde.

Ch. DAVID.

UTILITÉ DE LA PHOTOGRAPHIE

La photographie, quelques reproches qu'on puisse lui faire, a cependant ses côtés utiles, et l'on en signalait dernièrement une application tout au moins assez curieuse.

Il paraît que quelques personnalités étrangères se servent de leurs portraits-cartes pour se faire habiller à distance. Le duc de Coimbre, frère du roi de Portugal, entre autres se fait habiller à Londres par ce procédé; il envoie à son tailleur son portrait-carte et cela suffit pour l'exactitude de mesure de ses vêtements.

Ce sont là de véritables miracles professionnels qui pourront être facilités par le perfectionnement des appareils photographiques, lequel permet de transformer un portrait-carte en une image grande comme nature.

Le système de l'habillage par portrait ne peut que s'étendre considérablement, grâce à cette découverte. On prendra mesure au portrait à Paris, et l'original sera fidèlement habillé à New-York, à Pékin ou à Rio-de-Janeiro. Qu'on nie, après cela, que nous soyons dans un siècle de progrès!

Nous n'avons pas osé dire encore que le système en question ait été adopté par messieurs les couturiers pour dames, non plus que par messieurs les artistes à-à-coiffure, et autres industriels se rattachant de plus ou moins près à la toilette féminine; mais, par le temps qui court, il ne faut désespérer de rien.

Robert HYENNE.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châtelet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.